

Arts visuels: L'Arsenal, un nouveau paquebot
Page E 3



Littérature: Paul-Marie Lapointe (1929-2011)
Page E 8



ALLIANCE VIVAFILM

Le réalisateur Guillermo Del Toro et le Faune, l'une des créatures qu'il a imaginées pour *Le Labyrinthe de Pan* tourné en 2005.

LE LABYRINTHE DE DEL TORO

Auteur acclamé des films *L'Échine du diable* et *Le Labyrinthe de Pan*, Guillermo Del Toro est également très actif comme producteur, en témoigne son *Don't Be Afraid of the Dark*, un projet cher à son cœur, selon ses propres mots. Le film prend l'affiche dès la semaine prochaine.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Même s'il ne l'a pas mis en scène, Guillermo Del Toro a infusé d'une bonne part de lui-même le drame fantastique *Don't Be Afraid of the Dark,* qu'il a coproduit et coscénarisé, mais dont il a confié la réalisation à un nouveau venu, Troy Nixey. De fait, pas besoin de chercher bien loin pour repérer la «trinité Del Toro»: un(e) protagoniste enfant, des allusions directes et indirectes à l'univers des contes et, enfin, un monde souterrain où se tapissent monstres et merveilles. Volubile et généreux de sa personne, le cinéaste mexicain s'est fait un plaisir d'approfondir la question lors d'un entretien accordé au *Devoir* à Toronto.

En termes purement statistiques, *Le Labyrinthe de Pan* serait, selon les données compilées par l'agence Metacritic, le film le mieux reçu de la dernière décennie par la critique nord-américaine, un point tout juste devant le drame social roumain *4 mois, 3 semaines, 2 jours*. Que l'on soit ou non d'accord avec ce constat, force est d'admettre qu'en quelques longs métrages seulement, Guillermo Del Toro a su forger une filmographie cohérente et originale.

Remarqué à Cannes en 1993 avec la fable vampirique *Cronos*, il alterne depuis les films personnels et de commande, sa personnalité artistique affirmée lui permettant toutefois d'imprégner ces derniers de ses thèmes de prédilection. Ainsi un *Mimic* et un *Hellboy* deviennent-ils tout aussi «personnels» que *L'Échine du diable*. *«Pedro Almodóvar a produit celui-là. C'est mon film favori, mais c'est également le moins vu»*, confie Del Toro en aparté, tout en ajustant ses petites lunettes rondes sur son visage poupin et souriant. Avec sa bouille de chérubin géant, il dégage un je-ne-sais-quoi de juvénile; son énergie, sa passion débordante sans doute...

L'enfant intérieur

L'importance du regard de l'enfant dans ses films s'expliquerait-elle justement par le fait qu'il en est encore un? *«Les enfants voient ce qui échappe aux adultes. Ils perçoivent des mondes à l'intérieur des mondes. Tous les personnages d'enfant que j'écris sont basés sur moi, garçons ou filles. Gamin, j'étais sujet à des frayeurs nocturnes. Je rêvais que je me réveillais et que je voyais des monstres dans ma chambre. Pour moi, ils étaient réels puisque je pensais être sorti du sommeil.»* Contre toute attente, le petit Guillermo tombe rapidement amoureux de ces créatures étranges qu'il cherche à immortaliser en les dessinant. Il les dessine toujours. *«Je conçois les monstres de mes films et j'en confie ensuite l'exécution aux artistes des effets spéciaux»*, confirme-t-il.

Le désir de raconter remonte aussi loin. *«C'est la transmission, c'est la base de l'humanité. L'horreur en tant que genre tire sa source du folklore et des contes de fées dont on retrouve des variantes dans tous les coins du globe. Et les contes sont propulsés par la figure de l'enfant, qui représente "l'innocent" ou le "cœur pur". Pour moi, dès lors qu'il est question d'une histoire sombre, il est essentiel de recourir à ce symbole de pureté, à cette lumière dans les ténèbres.»* Dans *Le Labyrinthe de Pan,* cette flamme blanche s'appelle Ofelia et dans *Don't Be Afraid of the Dark*, elle se nomme Sally. Alors que la première intègre le monde du dessous dans une finale poétique et déchirante, la seconde refuse d'être absorbée par lui.

Le personnage de Sally constitue d'ailleurs l'un des nombreux ajouts à l'intrigue originale de *Don't Be Afraid of the Dark*, un téléfilm datant de 1973. Jadis le récit d'une jeune épouse esseulée convaincue que des créatures malfaisantes tentent de l'entraîner dans les soubassements de sa nouvelle demeure, il s'agit désormais de l'histoire d'une fillette renfermée pourchassée par lesdites créatures, ancêtres des fées des dents dignes des frères Grimm, une idée déjà explorée dans *Hellboy II*. En périphérie, la gentille belle-mère (!) de Sally tente de comprendre ce qui se passe. L'enfant, les contes, des profondeurs mystérieuses...

Sous la surface

«Ma fascination pour les caves et les grottes remonte également à l'enfance. Avec mes amis, nous explorions les égouts de la ville à la recherche de tunnels secrets. À Guadalajara, il y a eu une guerre au tournant du XX^e^ siècle. Le gouvernement s'en est pris à l'Église catholique et tout un réseau de tunnels fut creusé par la résistance chrétienne. Nous n'avons rien trouvé, mais nous avons dû nous sauver de la police», se souvient le cinéaste en rigolant.

À cet épisode formateur s'ajoute une prédilection pour l'univers de Jorge Luis Borges. *«Introduit dans la fiction, le labyrinthe souterrain se révèle, pour moi, une représentation idéale de l'inconscient. C'est le royaume du "Ça", là où le "Surmoi" n'a pas prise. C'est un dispositif fécond. Goya disait que "le sommeil de la raison engendre des monstres". Et où la raison s'endort-elle sinon dans l'inconscient?»*, conclut Guillermo Del Toro au sujet du lieu d'expression de toutes ses visions monstrueusement belles. Pour qui n'a pas peur du noir et de ce qui s'y cache, *Don't Be Afraid of the Dark* est à voir dès la semaine prochaine.

Collaborateur du Devoir

Notre collaborateur s'est rendu à Toronto à l'invitation d'Alliance Vivafilm.

Debout, les morts !



ODILE TREMBLAY

Notre premier ministre ayant été déclaré mort cette semaine sur le site Internet de mon journal par les soins d'un *hacker* mal intentionné — une première au pays —, on a vu Jean Charest prendre la chose avec une philosophie goguenarde qui l'honore.

Le voici illico membre du club sélect des expédiés *ad patres* avant leur terme. Les nouvelles technologies accroissent leurs rangs et le canular sur notre site devrait faire des petits ailleurs. On multipliera les cadenas, promis, mais les cracks les déjouent vite. Encore que, dans le cyberespace, les rectificatifs démentent *presto* les fausses nouvelles. Comme quoi on n'arrête pas le progrès...

Il y a pire, remarquez, que le cas du *Devoir*, otage informatique d'un pirate mal intentionné. Même à l'ère pré-électronique, des personnalités ahuries et sonnées apprenaient leur mort par médias interposés. Malentendus, canulars, confusions de noms, disparitions inexpliquées, avis de décès préparés à l'avance actionnés au gré d'une maladresse humaine... trop souvent un manque inqualifiable de rigueur explique pareils dérapages. Et voici que les *hackers* s'en mêlent. Misère! Rien pour redorer le blason des médias, remarquez... On rit pour ne point en pleurer.

L'écrivain Ernest Hemingway lisait, dit-on, chaque matin, un verre de champagne à la main, les notices nécrologiques après l'annonce de sa mort soi-disant causée par son accident d'avion en 1954. Il fit relier cette prose pour mieux s'y replonger à sa guise, et ne se suicida que sept ans plus tard, déjà fixé sur la nature des commentaires à suivre.

En 1945, Charlie Chaplin et Frank Sinatra ont goûté à l'amère médecine du trépas avant terme. Britney Spears et Harrison Ford figurent parmi les assassinés de Twitter et autres réseaux sociaux. Le pape Jean-Paul II fut déclaré cadavre trois fois durant son règne, par les bons offices de CBS, CNN et Fox News.

Et on ne compte pas les annonces prématurées du trépas de Ben Laden, si nombreuses à pleins médias qu'à force d'avoir entendu crier au loup, et mauvaise foi aidant, plusieurs refusent encore de croire à la réalité de son véritable assassinat. Le voici immortel à l'instar d'Elvis Presley, car les faux morts côtoient les faux vivants dans cette valse folle des publications fallacieuses.

Plus près de nous, Lucien Bouchard, au temps de sa grave maladie, fut déclaré mort sur le réseau CTV. Et qui a oublié le courroux de l'ex-animatrice de Radio-sexe Huguette Proulx lorsque TVA se fendit d'un topo sur son décès en 2006, après qu'un faux rejeton de la dame eut lancé ce douteux canular? Deux mois avant son trépas en 2010, l'ancien entraîneur de hockey Pat Burns appela lui-même le chroniqueur Bob Mackenzie de TSN, qui avait devancé la divulgation de son dernier souffle. Non mais!



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Jacques Languirand. La direction de Radio-Canada a décidé de reporter à des calendes indéfinies son émission de radio *Par 4 chemins*, qui roule depuis 41 ans.

Des mots d'esprit jalonnent le cortège des corbillards fictifs, de l'écrivain Mark Twain s'écriant: *«L'annonce de ma mort a été grandement exagérée»* à la rock star Alice Cooper démentant sa disparition: *«Je suis vivant, et ivre... comme d'habitude.»* À preuve...

L'ange de l'absurde et le diable s'en mêlent pour mêler l'horreur à la cocasserie.

Le poète britannique Samuel Taylor Coleridge eut l'immense surprise, en 1816, d'apprendre son suicide de la bouche d'un quidam qui commentait le journal dans un hôtel. Il demanda à voir le texte, et son vis-à-vis de commenter: *«C'est extraordinaire que le poète Coleridge se pende après le succès de sa dernière pièce, mais il a toujours été un peu fou.»* Dure journée!

Paul McCartney, applaudi à Montréal cet été, fut envoyé au repos éternel plus souvent qu'à son tour. Surtout en 1969, alors que des journaux étudiants, des fanzines, des magazines enquêtaient sur sa mort gardée secrète, insinuant qu'une doublure jouait son rôle, ni vue ni connue. Plusieurs voyaient sur la pochette de l'album *Abbey Road* un cortège funèbre, où Paul, en noir et seul pieds nus (simple doublure sur la photo, quoi d'autre?), symbolisait le cadavre... Les chansons leur semblaient truffées d'indices codés. La station de radio de New York WABC, à haute diffusion, jeta de l'huile sur le feu, et seule une entrevue de McCartney au magazine *Life* lui rendit la vie aux yeux de ses fans. *Hackers*, vous n'avez rien inventé!

◆ ◆ ◆

Faut dire que maintes façons existent d'assassiner un homme avant son heure. Moralement aussi. Prenez Jacques Languirand, qui a pété les plombs solidement en conférence de presse, faute d'avoir figuré parmi les stars trônant au dévoilement de la programmation radio-canadienne. Relégué à l'ombre, blessé, il a bondi, traité ses collègues de tous les noms en plus de leur faire un doigt d'honneur. Inélégante montée de lait chez un homme habituellement posé, soit! Mais un seul faux pas et hop! Le couperet!

Car elle choque encore plus, cette décision radio-canadienne de suspendre son contrat, de reporter à des calendes indéfinies son émission de radio *Par 4 chemins*, qui roule depuis 41 ans. Pareille longévité devrait peser dans une balance. On comprend le courroux de la direction, mais aussi la détresse d'un homme qui se sent tassé du pied. Le vieux briscard apporte beaucoup aux Québécois avec son rire, son érudition, sa pensée originale, sa rare profondeur de champ. Faut-il abattre le chêne en nous privant de sa ramée? Coup de semonce et excuses auraient suffi.

On pense au cinéaste danois Lars Von Trier, dont les propos choquants sur Hitler et le nazisme à la conférence de presse du dernier Festival de Cannes avaient consterné. Mais le grand cinéaste de *Breaking the Waves* et de *Melancholia* n'a rien du nazi qu'il prétendit être par pure sottise. Juste un gars névrosé, phobique, qui s'était excusé de ses conneries trois fois plutôt qu'une. Suivit son expulsion par le Festival, où il fut déclaré *persona non grata*, etc. Excessive mise au ban! Car les artistes dérapent parfois, l'univers créatif étant peu soluble dans la marmite des bonnes manières. Dernièrement, Von Trier a évoqué la rectitude politique, à ses yeux en train de tuer le monde. *«Si on tombe dans cette trappe, la pensée s'appauvrira»*, disait-il, avec raison. À ce compte-là, aujourd'hui, un cinéaste intempestif comme Jean-Claude Lauzon n'aurait même plus le droit de parole. Dangereux, ça!

Le cas de Languirand est infiniment moins grave que celui de Von Trier. Alors, je joins ma voix à celles des milliers d'internautes qui volent à son secours. De grâce, ressuscitez ce mort bien vite exécuté. Surtout quand toute l'affaire sent l'âgisme à plein nez!

otremblay@ledevoir.com



ESPACE GO présente
BLANCHE-NEIGE & LA BELLE AU BOIS DORMANT
Du 13 septembre au 8 octobre 2011
D'Elfriede Jelinek Mise en scène de Martin Faucher
Avec Sophie Cadieux + Éric Bruneau + Sébastien Dodge

UBU, Compagnie de création présente
OULIPO SHOW
Du 18 octobre au 12 novembre 2011
Collage de textes
Mise en scène de Denis Marleau

IMAGO Théâtre + Stellar Quines Theatre Company présentent
ANA
Du 22 novembre au 10 décembre 2011
De Clare Duffy + Pierre Yves Lemieux
Mise en scène de Serge Denoncourt

ESPACE GO + Théâtre PÀP présentent
TRISTESSE ANIMAL NOIR
Du 17 janvier au 11 février 2012
D'Anja Hilling
Mise en scène de Claude Poissant

Danse-Cité présente
STRAIGHT RIGHT
Du 16 au 25 février 2012
De Louise Bédard + Martin Bélanger + Tim Feldmann + Dominique Porte

Théâtre PÀP présente
DISSIDENTS
Du 6 au 31 mars 2012
De Philippe Ducros
Mise en scène de Patrice Dubois

La Compagnie Rictus (France) présente
CANNIBALES
Du 4 au 7 avril 2012
De Ronan Chéneau
Mise en scène de David Bobee

ESPACE GO présente
UNE VIE POUR DEUX
Du 24 avril au 19 mai 2012
D'Evelyne de la Chenelière
Mise en scène d'Alice Ronfard

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Conseil des arts et des lettres Québec · Conseil des Arts du Canada · Conseil des Arts de Montréal · Hydro Québec · Loto Québec · transat PARTENAIRE DE SAISON

EN BREF

Carte blanche à Sophie Cadieux

Zone Homa, l'événement artistique du quartier Hochelaga-Maisonneuve, se conclut ce soir (samedi) avec une carte blanche à sa porte-parole, Sophie Cadieux, à la maison de la culture Maisonneuve dès 20h. Le spectacle, qui fait œuvre de soirée-bénéfice, réunira sur scène une flopée d'artistes de la relève que la comédienne affectionne et veut faire connaître, parmi lesquels la danseuse Sarah-Ève Grant, la comédienne Rebecca Deraspe, l'auteure et metteure en scène Sarah Berthiaume et le groupe de musique Gustafson. – *Le Devoir*



Danser la faim et la gourmandise

La jeune compagnie Mandoline hybride présente la semaine prochaine *Après la faim [fin]*. Deux courts métrages vidéo-danse, signés Priscilla Guy et Claudia Hébert, ouvrent la soirée. Une performance danse et vidéo, également signée Guy, suit. Les danseurs Jessica Serli, Louliko Shibao et Andrew Turner, sur une scène où s'accumulent accessoires et éléments scénographiques, se déploient sur le thème de la faim, des excès, de la gourmandise et des restes. Du 25 au 28 août prochain, au théâtre La Voûte. Pour plus de renseignements: *www.mandolinehybride.com*. – *Le Devoir*



ARTS VISUELS

L'Arsenal, un paquebot pour l'art au cœur de Montréal

Une nouvelle adresse à Montréal pour ceux qui se passionnent pour les arts visuels: L'Arsenal, immense édifice situé dans Griffintown qui regroupe diverses galeries et un vaste espace dédié à des expositions d'envergure. Un espace tout à fait inusité situé au 2020 de la rue William.

JÉRÔME DELGADO

Ce paquebot, c'est du jamais vu à Montréal. Il a émergé le printemps dernier, près du canal de Lachine. Les deux galeries qui y ont trouvé refuge, Division et René Blouin, ont déjà accueilli leurs premiers visiteurs en mai, sur un étage tout chic. L'Arsenal doit son nom à l'ancien chantier naval que ses murs abritaient à une autre époque. Son nom est aussi un clin d'œil à l'Arsenale de la Biennale de Venise.

Il restait encore à aménager le hangar, immense hall d'entrée de près de 2000 mètres carrés destiné au déploiement de grandes manifestations. L'espace est enfin prêt pour accueillir le Mois de la photo 2011, qui y tiendra une bonne partie de sa programmation.

Le projet d'un collectionneur

L'Arsenal est le projet du collectionneur et entrepreneur Pierre Trahan. Ses œuvres personnelles, et celles de sa femme Anne-Marie, sa galerie (Division) et son argent forment l'armature du navire.

Pierre Trahan dirige Darcarome, une entreprise de Brossard spécialisée dans les «huiles essentielles». Il se fait volontiers très discret. Combien a coûté l'aménagement de L'Arsenal? Une fortune, à n'en pas douter. Mais combien? Nul ne le sait. On susurre tout au plus que l'affaire a coûté *«des millions»*, comme l'affirmait d'ailleurs le principal intéressé lors d'un entretien au *Devoir* en décembre 2010.

La façade métallique et un pont jaune amovible constituent la signature de L'Arsenal. À michemin entre la Fonderie Darling, dans le Vieux-Montréal, et la Parisian Laundry, dans Saint-Henri, il comble un vide. Plus vaste, L'Arsenal veut aussi, à la différence de ces deux voisins-là, tout réunir, marchands autant que grandes manifestations. Son caractère mixte en fait d'emblée sa force.

Un chantier rassembleur

Pierre Trahan préfère laisser *«parler ses actions»*, selon Jean-François Bélisle, le directeur général de L'Arsenal. Le complexe se fait déjà connaître auprès d'un milieu en manque de chantiers rassembleurs, même s'il ne sera inauguré dans son intégralité qu'avec l'ouverture du Mois de la photo, début septembre.

Jean-François Bélisle a quitté la direction de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) pour veiller sur L'Arsenal. Il planche ces jours-ci sur la préparation de quatre expositions destinées au grand hangar-hall d'entrée. Ce sont quatre expositions qui doivent devenir annuelles, en collaboration avec la communauté, les musées, des fondations privées, des galeries et des centres d'artistes. *«Je ne réinvente pas la roue. Je veux seulement qu'on se donne la main»*, affirme Bélisle.

Sans projet concret sur les rails pour l'instant, il a cependant des idées pour l'après-Mois de la photo, en janvier. *«L'espace exceptionnel»* qu'il gère sera consacré exclusivement à l'art contemporain. *«Il n'y aura pas d'art étrusque»*, dit-il, en référence amusée au projet annoncé au hangar 16 du Vieux-Port.

«On provoque une grosse vague, reconnaît un humble Jean-François Bélisle. *Nos visées sont grandes, mais elles ne se feront pas au détriment du reste. On est une institution importante, parmi d'autres.»*

Selon Rhéal Lanthier, président de l'AGAC, *«autant de ressources financières surprend. On pense encore qu'il n'y a pas, ici, de gens fortunés qui s'intéressent à l'art. Voilà un signe que Montréal n'est plus une petite scène».* Pour lui, L'Arsenal est à envisager comme un nouveau pôle en tourisme culturel.

Marie-Josée Lafortune, directrice du centre Optica, est du même avis. *«Des investissements privés de cette envergure à Toronto, on en voit,* note-t-elle. *À Montréal, on a peu d'exemples, à part le CCA* [Centre canadien d'architecture]*, mais il est exclusif à l'architecture.»* Ainsi, elle s'attend à ce que ce *«gros joueur»* dynamise le milieu.

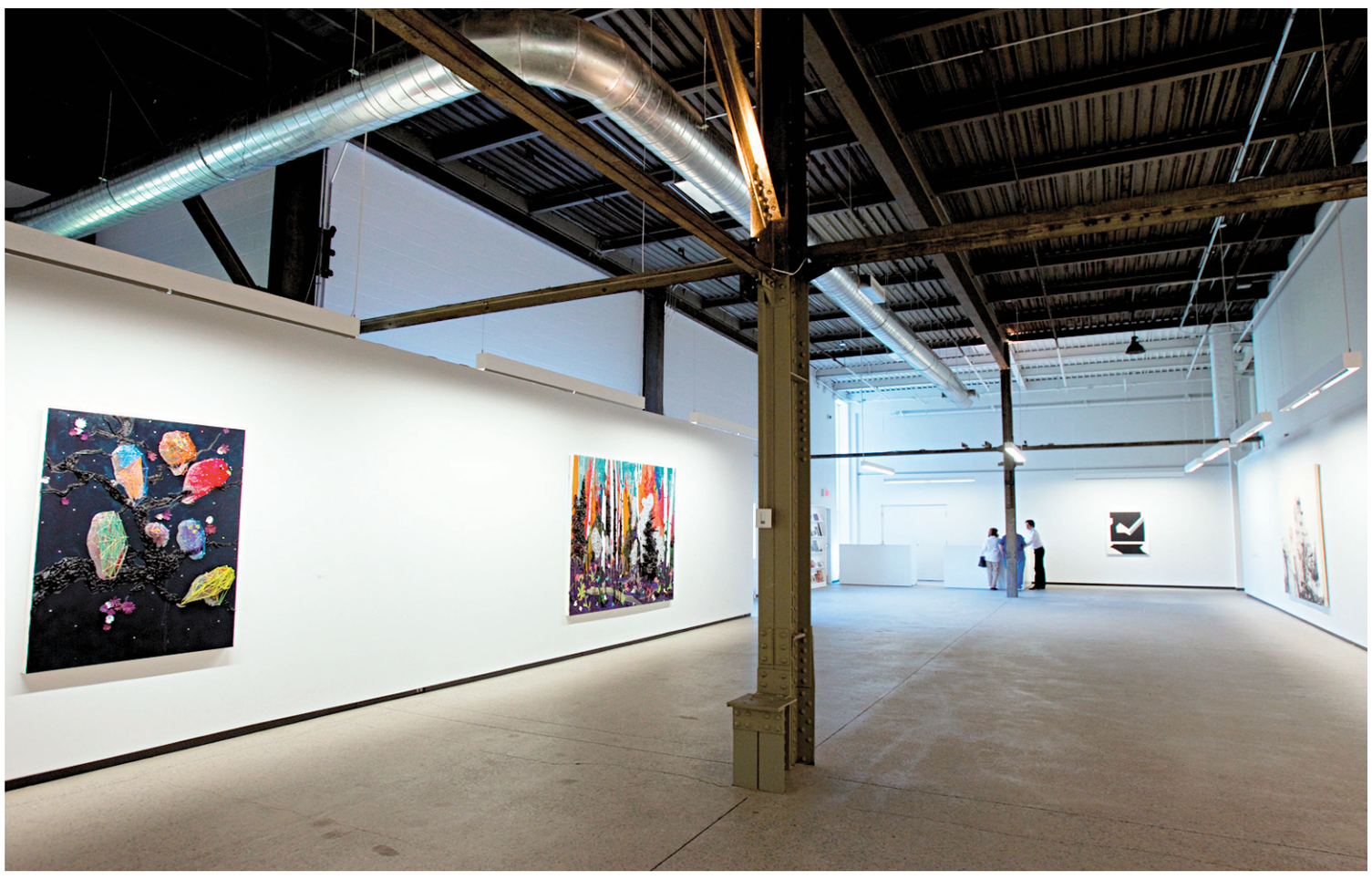
Une personnalité du milieu qui requiert l'anonymat se demande cependant pourquoi la fortune consacrée à L'Arsenal ne sert pas à consolider les infrastructures existantes, à l'instar de celle consacrée par Nick Tedeschi à la Parisian Laundry. *«C'est décevant,* dit-elle, *que les riches collectionneurs agissent ainsi. On s'attend à ce qu'ils soutiennent le marché, pas à ce qu'ils deviennent ses concurrents.»*

Yann Pocreau, artiste et coordinateur du centre Clark, voit pour sa part d'un bon œil toute cette *«démesure»*: *«On ne peut pas critiquer un mécène de se lancer dans un* [tel] *projet, aussi gros soit-il. Ça frise le presque trop, mais pourquoi s'en plaindre? Je préfère voir naître ce genre de projets, quasi démesurés, qui donneront, même à plus petite échelle, des envies à d'autres.»*

Pierre Trahan mise sur les revenus de location du hall pour couvrir ses frais. Dans cet espace, 1000 personnes peuvent être assises et on peut en loger le double debout. Des espaces de cette taille pour de grands cocktails sont rares, selon Jean-François Bélisle, qui confie qu'une douzaine de réservations ont déjà été prises pour novembre et décembre. Et pas question de retirer l'art le soir de bal: un budget supplémentaire est prévu pour en assurer la sécurité. *«Le but ultime est d'amener toute cette clientèle à l'art. Par année, ça pourrait faire 50 000 personnes qui le découvrent»*, dit-il enthousiaste.

La salle, en tout cas, est assez vaste pour accueillir n'importe quel Richard Serra. Mais pour l'instant, c'est sur le local que l'on mise. Le Mois de la photo, événement international conçu ici, en est le premier bénéficiaire. L'organisme dévoilera d'ailleurs à L'Arsenal le contenu de sa 12e édition, dès mercredi. La commissaire invitée, Anne-Marie Ninacs, avoue déjà qu'elle n'avait jamais bénéficié jusqu'ici d'un endroit au potentiel aussi vaste. *«J'ai pu dessiner,* dit-elle, *l'espace tel que je le souhaitais. C'est un carré de sable qu'on a construit. Ce sont des conditions idéales.»*

Collaborateur du Devoir



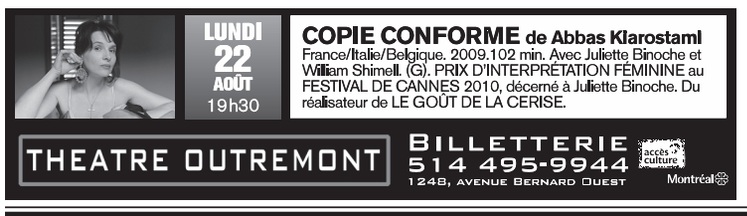
PHOTOS DE ANNIK MH DE CARUFEL

La galerie Division, une des deux galeries qui ont trouvé refuge à L'Arsenal



L'Arsenal est enfin prêt à accueillir le Mois de la photo, à compter du 8 septembre prochain.





CULTURE

CINÉMA

Une œuvre minimaliste et sans fausse pudeur

ANNÉE BISSEXTILE (ANO BISIESTO)
De Michael Rowe. Avec Monica del Carmen, Gustavo Sanchez Parra, Armando Hernandez, Marco Zapata, José Juan Meraz, Nur Rubio. Scénario: Lucia Carreras, Michael Rowe. Image: Juan Manuel Sepulveda. Montage: Oscar Figueroa Jara. Mexique, 2010, 94 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec ce premier long métrage récompensé de la Caméra d'or à Cannes (meilleur premier long métrage), le Mexicain Michael Rowe vient de se trouver une place au soleil, entre le réputé Carlos Reygadas (*Lumière silencieuse*) et le confidentiel Jaime Humberto Hermosillo (*Dona Herlinda and Her Son*). Du premier, il a le style poétique et contemplatif enraciné dans le réel; du second, il agrandit le tableau de mœurs urbaines, ici accordé au féminin singulier.

Laura (Monica del Carmen), journaliste à la pige, vit seule à Mexico. Le téléphone la connecte au monde, notamment à sa mère veuve vivant dans une autre ville, et la fenêtre de son deux-pièces ouvre sur deux couples voisins qui la renvoient à sa solitude. De ses escapades nocturnes, elle ramène toujours un amant, qui repart en pleine nuit ou au matin. Un seul finira par s'accrocher: Arturo (Gustavo Sanchez Parra), amateur (comme elle peut-être) de sexe violent, et avec qui elle va répéter un rituel dont le degré de violence ira croissant.

Peu de choses à raconter, en somme. Mais tout est dans la manière qu'a Michael Rowe de rendre compte du vide d'une existence fondée, nous l'apprendrons plus tard, sur le chagrin et le mal de vivre. À l'instar de la Diane Keaton dans *Looking for Mr. Goodbar,* chercher un homme pour l'aimer ou un fou pour la tuer relève chez Laura de la même pulsion.

L'excellente Monica del Carmen, qui apparaît seule à l'écran durant les deux tiers du film, rend parfaitement la personnalité à la fois vulnérable et décidée d'une héroïne de mélodrame, et fait tenir debout un film qui, dans son traitement souple et discret, épouse ses formes arrondies. Rowe privilégie en effet une mise en scène frontale mais caressante, sans renoncer à son recul sur le personnage obsédé par l'approche du 29 février. Devant et dedans, dedans et devant, devant et dedans, Rowe suggère, par sa réalisation, une action qu'il filme autrement sans fausse pudeur. Les scènes de sexualité sont en effet nombreuses et explicites dans cette œuvre paradoxalement minimaliste et de suggestion.

Collaborateur du Devoir



SOURCE CINÉMA DU PARC

Gustavo Sanchez Parra et Monica del Carmen dans *Année bissextile*, de Michael Rowe

Le charme d'une comédie adolescente

SUBMARINE
Réalisation et scénario: Richard Ayoade, d'après le roman éponyme de Joe Dunthorne. Avec Craig Roberts, Yasmin Page, Noah Taylor, Sally Hawkins, Paddy Considine. Image: Erik Alexander Wilson. Montage: Nick Fenton, Chris Dickens. Musique: Andrew Hewitt. Grande-Bretagne, 97 min.

ODILE TREMBLAY

La trame n'est guère originale. Tant de films ont traité du passage agité de l'adolescence, difficile d'en renouveler le genre. Mais cette petite comédie britannique — premier long métrage de Richard Ayoade, résolument indépendant — possède du moins un rythme, une fraîcheur et un humour qui l'aident à sortir du lot.

S'inspirant de l'univers de Rohmer pour les répliques aiguisées et de plusieurs papes de la Nouvelle Vague, *Submarine* rappelle un peu le film *Juno* de Jason Reitman, par le côté pince-sans-rire et le dynamisme de la caméra et du montage. *Submarine* trouve son cadre dans le comté de Wales au cours des années 80.

On y rencontre Oliver Tate (Craig Roberts), adolescent rêveur et imaginatif, qui s'invente des images gothiques de sa propre mort, un temps persécuté à l'école par ses congénères qui le croient *gay,* personnage typé, amusant, *deus ex machina* qui essaie de rafistoler le couple en dérive de ses parents, pas toujours sympathique, ce qui l'humanise. Un peu hébété, Craig Roberts n'habite pas tout son rôle. Il s'exprime essentiellement pas une voix hors champ qui compense l'atonie du jeu.

Au centre d'un scénario pas mal torché: sa romance avec une fille aussi déjantée que lui (Yasmin Page, très charismatique), avec pas de deux charmants et grinçants, humour anglais en prime. À souligner: l'interprétation des parents, elle qui rêve d'horizons nouveaux (merveilleuse Sally Hawkins), lui, pas très excitant en prof spécialisé dans la recherche en milieu océanique, mais rattrapé par son flegme (Noah Taylor). Ajoutez un caricatural gourou nouvel âge qui fait battre le cœur de la maman (Paddy Considine, au profil d'un ridicule excessif).

De fait, ici et là la caricature déborde du cadre. Mais la valse réalité-imagination, les flashback, le rythme enlevé du montage, les clins d'œil au cinéma de la Nouvelle Vague et à d'autres classiques du 7e art lui confèrent un style et une saveur.

Le héros est cinéphile, le cinéaste aussi, ce qui nous vaut quelques clichés d'usage, comme la finale sur la plage sur les traces des *400 coups* et de *La Dolce Vita*... Sans être une comédie romantique vraiment exceptionnelle (les limites du genre demeurent perceptibles), *Submarine* possède le mérite de l'audace, du charme et d'une œuvre qui cherche à s'ancrer dans une tradition cinématographique. Au reste, plusieurs répliques comiques font vraiment mouche.

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE

Craig Roberts et Yasmin Page dans *Submarine* de Richard Ayoade

Remake, vous avez dit *remake* ?

VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE? (V.F. DE FRIGHT NIGHT)
Réalisation: Greg Gillespie. Scénario: Marti Noxon, d'après le scénario de Tom Holland. Avec Anton Yelchin, Colin Farrell, Imogen Poots, Toni Collette, David Tennant. Photo: Javier Aguirresarobe. Montage: Tatiana S. Riegel. Musique: Ramin Djawadi. États-Unis, 2011, 106 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une banlieue aux maisons interchangeables perdue au milieu du désert, non loin de Las Vegas. Coulant des jours populaires après des années de rejet, Charley Brewster pavoise, la ravissante Amy à son bras. Les lois naturelles de l'école secondaire étant ce qu'elles sont, il a dû renoncer à adresser la parole à son meilleur ami Ed, un *geek* à lunettes, mais c'est peu cher payé pour avoir la classe auprès de gens qui, hier encore, se moquaient de lui. C'est donc avec une irritation non dissimulée que Charley accueille la mise en garde d'Ed: *«Charley, ton nouveau voisin est un vampire et il est responsable des disparitions récentes.»* Pragmatique, le premier fait remarquer au second qu'à Las Vegas, les gens vont et viennent. Un vampire? Une surdose de *Twilight*, peut-être? Mais bien sûr, Ed a raison, comme l'apprendra bientôt Charley dans ce *remake* édenté de *Fright Night*, une comédie d'horreur de 1985.

Daté à bien des égards, le long métrage original de Tom Holland a conservé l'affection des amateurs d'horreur pour plusieurs raisons. Dans la première mouture, Charlie Brewster découvrait lui-même la vraie nature de son voisin Jerry en l'épiant depuis la fenêtre de sa chambre, dans un clin d'œil savoureux à *Rear Window*, de Hitchcock. Incapable de convaincre les autorités du danger, l'adolescent tentait par la suite de s'assurer le concours d'un acteur de films d'horreur vieillissant. Le nom de ce dernier, Peter Vincent, était un hommage à Peter Cushing et à Vincent Price, icônes gothiques alors oubliées. Bref, *Fright Night* se voulait, à un deuxième degré, une lettre d'amour à un genre souvent défendu par ses seuls chantres. Atout non négligeable, le film bénéficiait d'effets spéciaux alors sans pareil de Richard Endlund (*Raiders of the Lost Ark, Poltergheist*).

Le but avoué d'un *remake* étant de reproduire un succès, les studios ont tout intérêt à suivre à la lettre la recette éprouvée afin d'y parvenir. Tout un chacun estimant pouvoir apporter des améliorations, cela se produit finalement assez peu, et *Fright Night* ne fait pas exception. À la trappe, les clins d'œil avisés, la dimension parodique (Peter Vincent est à présent un prestidigitateur-occultiste à la Chris Angel) et, bien sûr, la nudité coquine. Montrez-moi cette gorge ouverte, mais cachez ce bout de sein! Autres temps...

Les comédiens font bonne figure. Le rôle de Charley a gagné en substance, il faut le dire, et Anton Yelchin offre un jeu convaincant. Vampire jadis sensuel et séducteur, Jerry s'est mué en un monstre sexuel et destructeur. N'ayant pas grand-chose à se mettre sous la dent (s'cusez-le), Colin Farrell mise à fond sur son magnétisme animal, mais c'est un peu mince. Toni Collette, dont le fils voyait des morts dans *The Sixth Sense*, interprète maintenant la mère de l'ado pourchassé par des créatures de la nuit. Dommage qu'on ait embauché une actrice de sa trempe pour la clouer sur un lit d'hôpital, inconsciente, pendant le tiers du film.

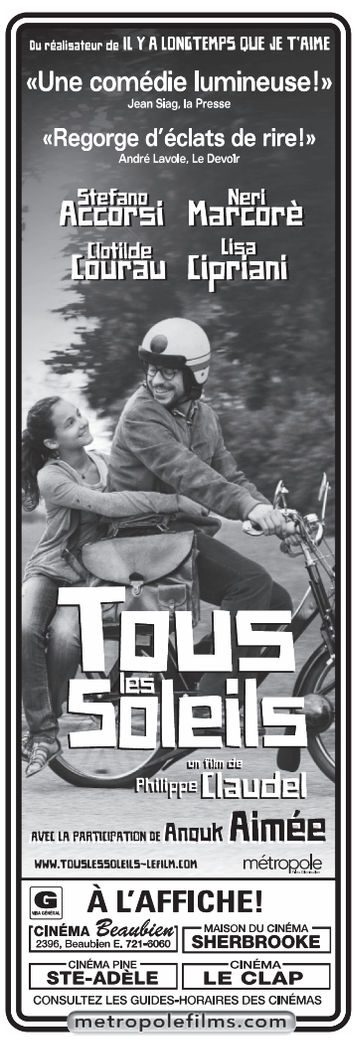
Tout bien considéré, ce *Fright Night*, avec sa 3D accessoire, ressemble à un bon épisode de *Supernatural*, avec des effets spéciaux trop rares et du calibre de ceux que l'on rencontre dans ce type de séries télé. Au petit écran, chez soi, ça va, mais au cinéma? On espérait mieux.

Collaborateur du Devoir



SOURCE BUENA VISTA

Colin Farrell mise à fond sur son magnétisme animal pour... se faire les dents, dans *Vampire, vous avez dit vampire?*, de Greg Gillespie.









CINÉMA

Un fascinant labyrinthe

UN BALCON SUR LA MER
Réalisation: Nicole Garcia. Scénario: Jacques Fieschi et Nicole Garcia, avec la collaboration de Natalie Carter et Frédéric Belier-Garcia. Avec Jean Dujardin, Marie-Josée Croze, Toni Servillo, Sandrine Kiberlain, Michel Aumont, Claudia Cardinale. Musique: Stephen Warbeck. Image: Jean-Marc Fabre. Montage: Françoise Bonnot, Emmanuelle Castro.
105 minutes.

ODILE TREMBLAY

Un balcon sur la mer apparaît comme le film le plus personnel de Nicole Garcia (derrière *Place Vendôme*, *Le Fils préféré*, etc.). Cette piednoir née à Oran (berceau de Camus) interprète en fiction un climat de nostalgie tout en demi-teintes. Ses blessures venues de l'Algérie, en une petite musique de mélancolie et d'énigmes collée à une intériorité profonde, ont des accents très émouvants. Le plus personnel de ses films est également son plus réussi depuis *Place Vendôme,* qui comportait également une énigme à la clé.

Ce thriller romantique s'offre des accents hitchcockiens de vertige sur un scénario aux fils habilement entrelacés, quoique parfois alambiqués. Passé, désir, trahison se répondent avec des flash-back bien dosés qui nourrissent l'action comme autant de hantises. La mauvaise conscience de la France coloniale surgit en arrière-plan, mémoire qui flanche mais sans s'appuyer.

Un agent immobilier (Jean Dujardin, émouvant de virilité chancelante), bon père et bon mari sur sa Côte d'Azur, voit sa vie bouleversée par une femme énigmatique qui projette d'acheter une riche demeure. Le passé dans une Algérie ravagée par la guerre ainsi qu'un amour de jeunesse remontent à la surface, mirage ou réalité qui hantent le héros, et le mènent à pousser une enquête.

Nicole Garcia, malgré quelques ratés à sa filmographie, comme *Selon Charlie* ou *L'Adversaire*, sait souvent capter la fragilité masculine mieux que quiconque; celle de Dujardin crève ici l'écran.

Notre compatriote Marie-Josée Croze excelle à jouer les femmes mystérieuses, à double visage, séductrices pétries de zones d'ombre. Elle l'avait déjà prouvé à travers des films comme *Munich* de Spielberg, *Ne le dis à personne* de Guillaume Canet ou *Je l'aimais* de Zabou Breitman. Dans *Un balcon sur la mer*, failles et mensonges surgissent peu à peu sous le masque de la femme fatale trop blonde. Ces deux êtres se retrouvent enchaînés à leur pays disparu, tandis que la ville de Nice, hors de sa carte postale, révèle ses corruptions et ses mystères. À souligner: l'éternelle finesse de Sandrine Kiberlain, en femme trompée mais à la dignité indomptable, quoique sous-utilisée comme actrice à un point qui désole.



SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Sandrine Kiberlain et Jean Dujardin dans *Un balcon sur la mer*, de Nicole Garcia

La caméra de clairs-obscurs, la musique lancinante et un montage très fluide aident les sentiments, les rancunes, les réminiscences à glisser sur une trame complexe dont on égare et retrouve le fil d'Ariane dans ce fascinant labyrinthe entre amnésie et lumière finalement captée.

Le Devoir

Déception

ONE DAY (UN JOUR)
De Lone Scherfig. Avec Anne Hathaway, Jim Sturgess, Romola Garai, Patricia Clarkson, Jamie Sives. Scénario: David Nicholls, d'après le roman de David Nicholls. Image: Benoît Delhomme. Montage: Barney Pilling. Musique: Rachel Portman. Grande-Bretagne–États-Unis, 2011, 107 minutes.

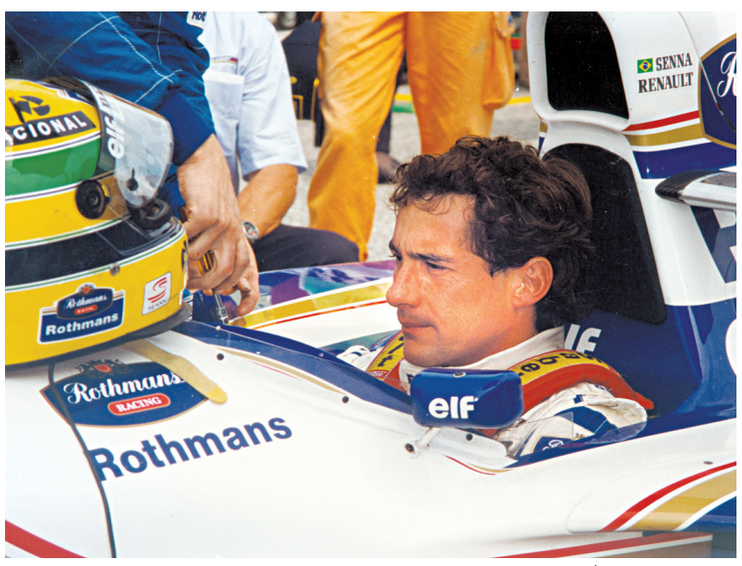
MARTIN BILODEAU

Il arrive qu'un romancier, par exemple John Irving (*L'Œuvre de Dieu, la part du diable*) ou Mario Puzo (*Le Parrain*), parvienne à adapter avec succès son propre roman pour le grand écran. Mais le plus souvent, par manque de recul, l'auteur se fourvoie. C'est le cas de David Nicholls, auteur du scénario de *One Day*, tiré de son propre roman à succès paru en 2009. D'un roman à épisodes que ses lecteurs disaient palpitant, Nicholls a tiré un téléroman à l'électrocardiogramme plat, relatant sur vingt ans l'amitié d'Emma (Anne Hathaway), une aspirante écrivaine anxieuse, et Dexter (Jim Sturgess), un animateur de télévision trop sûr de lui, à raison d'un jour par an, soit le 15 juillet, date de leur rencontre sur le campus d'Oxford en 1988.

Ce qui à l'origine devait prendre la forme d'une aventure d'une nuit s'est transformé en une amitié amoureuse d'une vie, fondée sur le désir et le renoncement de ce désir, au profit d'aspirations sentimentales qu'aucun des deux individus ne pouvait combler auprès de l'autre. Déception? Certainement, quoique celle-ci n'est rien à côté de la nôtre. Surfant sur la vague du succès planétaire de son adorable *An Education*, la Danoise Lone Sherfig filme ce *When Harry Met Sally* pour la génération Y comme si elle n'était pas là. Sa mise en scène fait du joli pour faire joli et du tourisme pour valider le budget (on nous promène de Londres à Paris). Mais elle reste complètement atone lorsque vient le moment d'exprimer les transports d'âme de ses deux personnages, campés du reste par deux acteurs solides et charmants. Mais la chimie n'opère pas entre les deux.

L'ambition sincère et opportuniste, les occasions ratées, l'amitié comme prologue amoureux, tous les enjeux sont explicitement nommés, ensuite effleurés. La structure par chapitre, fondatrice du récit — et très bien amenée dans le film sur le plan visuel —, ne se prête pas très bien au cinéma, par nature avare d'explications, focalisé sur une action qui avance. Pourquoi Emma renonce-t-elle à son rêve de devenir écrivain pour travailler comme serveuse? Comment Dexter devient-il animateur de télévision? Il incombe à ceux — et surtout à celles — qui ont lu le roman de combler ces vides. Les autres, par ennui ou désarroi, en sont réduits à les contempler.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Le coureur automobile Ayrton Senna dans le documentaire d'Asif Kapadia

De la pureté de la course

SENNA
Réalisation: Asif Kapadia. Scénario: Manish Pandey. Photo: Jake Polonsky. Montage: Chris King, Gregers Sall. Musique: Antonio Pinto. Grande-Bretagne, 2010, 104 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Des courses de karting dans son Brésil natal à sa montée fulgurante en Formule 1, Ayrton Senna mena une vie plus grande que nature et, comme cela se produit parfois avec ce genre d'existence, trop courte. Remarqué dès ses débuts en F1 en 1984, Senna remporta son premier championnat du monde en 1988. Deux autres suivirent, de même que quantité de victoires dans les différents Grands Prix, dont celui de Monaco qu'il gagna six fois, un record inégalé. En 1994, la mort vint rôder sur le circuit, frappant un concurrent la veille, puis fauchant Senna le lendemain. Il s'agit du dernier décès survenu en F1, mais comme le déclara souvent le principal intéressé de son vivant, c'est là un risque inhérent à la course. *Senna,* un documentaire très efficace, revient sur l'homme, sur son destin, sur ses contradictions. Au pays de Gilles Villeneuve, cette production britannique devrait toucher une corde sensible.

Tournant le dos à l'approche classique, *Senna* est constitué uniquement de vidéos d'archives et de documents personnels. Les témoignages contemporains relégués hors champ sont entendus par-dessus les images. Proches et professionnels deviennent du coup des commentateurs de l'action, une approche en fin de compte on ne peut plus logique étant donné la nature du sujet.

Et quelle action! Inutile d'aimer la course automobile pour apprécier la proposition, même que les néophytes vivront de beaux moments de suspense. On assiste évidemment à plusieurs courses que des extraits bien choisis font revivre avec une force incroyable, mais surtout, on apprend à connaître Ayrton Senna, un être charismatique et pugnace, opiniâtre aussi, qui ne se gênait pas pour dénoncer les aspects politiques et financiers en Formule 1 qui contaminaient, selon lui, la pureté de la course.

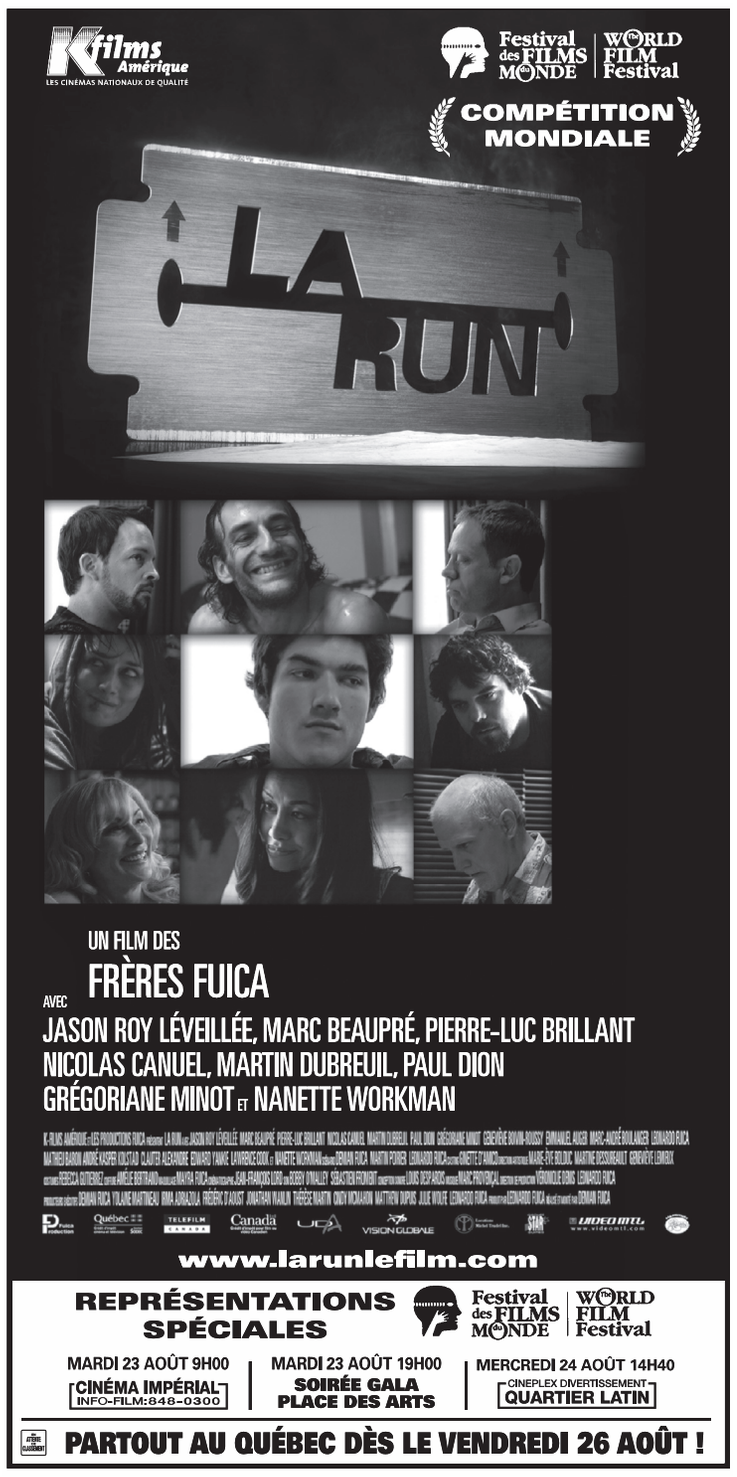
Sans surprise, Alain Prost sort égratigné de la démonstration. La rivalité entre Senna et lui, deux gros ego, fut épique et elle est illustrée avec verve, quoiqu'un biais pour le premier soit évident. Images à l'appui, on conserve du coureur français l'impression d'un type calculateur courant se cacher dans les jupes de l'ami Jean-Marie Balestre, président de la F1.

Fervent catholique, l'idole brésilienne priait Dieu avant chaque course et le remerciait après chaque victoire. Le matin de son décès, il choisit au hasard un passage de la Bible prophétisant que son Créateur lui ferait le plus grand des cadeaux. Pour peu qu'Il existe, c'est la grâce que l'on souhaite à Ayrton Senna. Ses pairs, eux, lui auront en tout cas fait don de l'immortalité en 2009 en le désignant meilleur coureur de F1 de tous les temps.

Collaborateur du Devoir







DE VISU

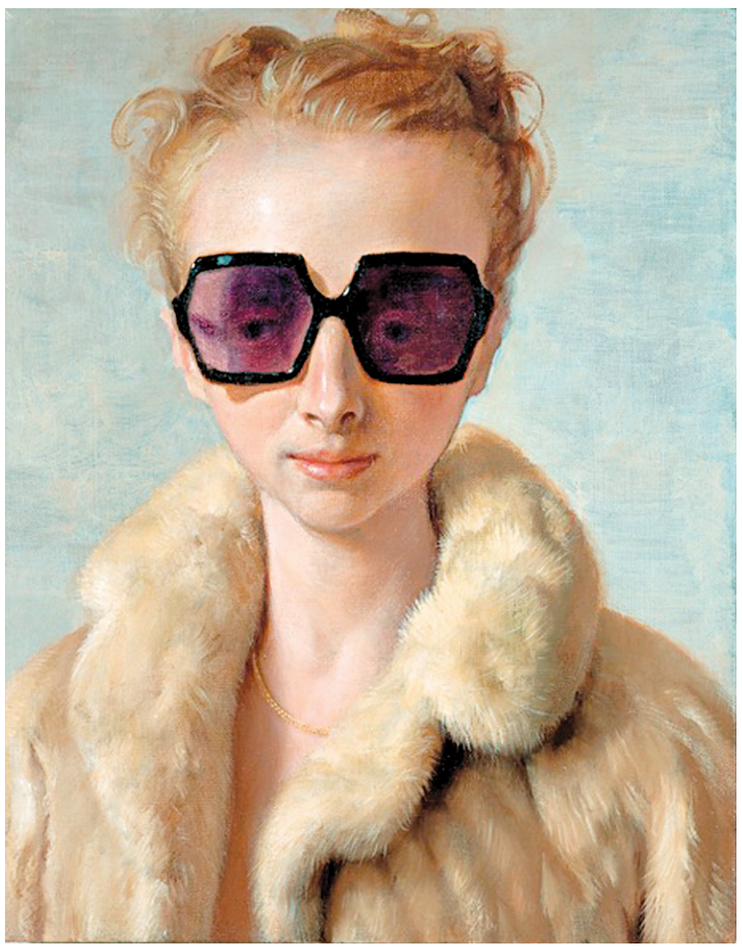
John Currin et Berlinde De Bruyckere : deux formes de répulsion

BERLINDE DE BRUYCKERE
JOHN CURRIN
DHC/Art
451 et 465, rue Saint-Jean, Montréal
Jusqu'au 13 novembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Des orientations prises par la DHC/Art depuis ses débuts en 2007, c'est celle célébrant les artistes étrangers de renommée internationale qui domine. Aussi, les expositions en solo y sont plus nombreuses que les expositions collectives construites autour d'un thème, dont les rares mais réussis exemples furent *Re-constitution* et *Survivre au temps*. L'approche privilégiée par la fondation privée a l'avantage de faire connaître au public montréalais le travail de figures consacrées, comme celui des deux artistes exposés en ce moment: John Currin et Berlinde De Bruyckere.

Si l'un et l'autre des artistes font l'objet d'une exposition distincte, ce que souligne par ailleurs leur emplacement dans des bâtiments différents, le commissaire John Zeppetelli tient à faire valoir des rapprochements entre leur production. Les œuvres aux rendus si divergents partagent en effet un rapport à l'art du passé, que ce soit, chez Currin, par sa technique de peintre ancien, ou, chez De Bruyckere, par ses références à l'iconographie chrétienne. On peut ajouter aussi que les portraits peints par lui et les sculptures façonnées par elle ont ce qu'il faut pour susciter la répulsion, mais les raisons de ce dégoût sont bien dissemblables.



© JOHN CURRIN. AVEC LA PERMISSION DE LA GAGOSIAN GALLERY
***Rachel in Fur* (2002), de John Currin**

Portraits peu flatteurs

Des deux artistes, c'est John Currin qui est le plus connu, et le plus controversé. Sa percée dans le monde de l'art remonte aux années 1990 à New York. Il peint depuis cette époque des portraits en employant une technique académique qui rend son travail quelque peu anachronique, en décalage avec les stratégies d'avant-garde qui étaient prisées lorsqu'il a commencé, comme la photographie couleurs grand format. La prédilection de l'artiste pour un savoir-faire classique et ses représentations de la femme mettant l'accent sur des apparences peu flatteuses ont alimenté, et alimentent toujours, une certaine méfiance à l'endroit de son travail, qui trouve toutefois nombre d'adeptes, dont de riches collectionneurs, qui y voient plutôt un art ironique à l'efficacité incomparable.

L'exposition décline sur quatre étages les tableaux du peintre américain, offrant un panorama révélateur des périodes» marquant une production plutôt hétérogène, tantôt terne et sobre, tantôt légère et grivoise. C'est là une galerie de personnages, principalement féminins, dépeints avec satire, leurs corps rendus grotesques par des disproportions et des expressions exagérées, à l'exemple d'un traitement caricatural. Le ridicule de ces filles plus ou moins mûres se confirme par l'exhibition de sourires inévitablement niais. L'artiste mène ainsi en maniériste une parodie explicite, voire facile, de la femme définie comme objet du regard, comme image.

Currin puise d'ailleurs ses références dans un répertoire visuel élargi intégrant la culture populaire, allant du chromo à la pornographie. C'est par cette imagerie, dans une série récente dont quelques œuvres sont situées au quatrième étage de la DHC, que le travail du peintre se fait le plus confrontant, ne dissimulant en rien la littéralité mécanique du sexe. Il n'y en a pas ici que pour les seins ridiculement gonflés, mais aussi pour les pénis turgescents.

Provocant, certes, ce travail s'incarne dans un certain réalisme figuratif somme toute réconfortant. Le savoir-faire technique est en effet propice à la sublimation de désirs inavouables, phénomène que l'artiste tente visiblement de contrer, sans toutefois vraiment menacer l'idée préconçue d'une œuvre «bien faite». C'est ce qui rend cette production, la preuve peut-être de sa réussite, singulièrement amusante… ou parfaitement détestable.



AVEC LA PERMISSION DE LA GALLERIA CONTINUA, SAN GIMIGNANO / BEIJING / LE MOULIN
La sculpture *Les Deux* (2007), de Berlinde De Bruyckere, donne à voir une troublante superposition de chevaux inertes grandeur nature.

Currin puise ses références dans un répertoire visuel élargi intégrant la culture populaire, allant du chromo à la pornographie

Chair humaine ou chevaline

Le travail de la Belge Berlinde De Bruyckere se situe dans un tout autre registre, tant par ses thèmes que par ses matériaux, et appelle à la découverte. Les quelques œuvres réunies par John Zeppetelli et Phoebe Greenberg — la directrice-fondatrice du centre qui occupe pour la première fois le rôle de commissaire — campent un monde sordide traitant de la mort et de la douleur. Ce faisant, le travail vise les affects, qui s'en trouvent en effet viscéralement touchés au moyen de l'énergie forte dégagée par la matérialité des œuvres, massive et texturée.

Mais c'est bien évidemment les figures incarnées par la matière qui rend cette production dérangeante. À commencer par la sculpture *Les Deux*, qui donne à voir une troublante superposition de chevaux inertes grandeur nature. C'est un motif cher à l'artiste, celui par lequel elle s'est d'ailleurs fait remarquer à la Biennale de Venise en 2003. D'autres sculptures, faites de résine et de cire, donnent lieu à des corps à corps aussi sibyllins que heurtants, par exemple l'enlacement de corps humains et animaux tronqués, ou de troncs d'arbre rugueux imbriqués dans un cabinet vitré. Ces œuvres reposent sur l'articulation entre le dedans et le dehors, le contenu et le contenant, sorte d'allégorie du réconfort et de la protection répondant à la douleur.

Cette douleur semble vive dans les deux œuvres qui revisitent, par un habile travail de la matière, le motif de la crucifixion. Suspendus par des structures de métal qui les traversent aussi, les corps humains sont en partie défigurés, comme si la chair avait été tuméfiée ou déchirée. On ne sait si ce sont finalement des écorchés ou leur dépouille, tension qui les ramène brutalement, semble-t-il, à l'état de viande.

Collaboratrice du Devoir

Hydro Québec présente
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget
DU 25 JUIN AU 4 SEPTEMBRE 2011
Un festival ouvert sur le monde...

CE SOIR, SAMEDI 20 AOÛT À 20 H
LES GRANDS CONCERTS
Les Violons du Roy sont de retour au Domaine Forget dans un programme «Violons, tango et bandonéon»!
Direction : **Eric Paetkau**
Denis Plante, bandonéon
David Jacques, guitare
Œuvres de **Piazzolla,** **Denis Plante** et de l'âge d'or du tango
SOIRÉE HYDRO-QUÉBEC
LES VIOLONS DU ROY

ERIC PAETKAU

FIN DE SEMAINE DE LA FÊTE DU TRAVAIL
GRAND CONCERT
Samedi 3 septembre à 20 h
Soirée jazz avec l'ensemble vocal **New York Voices**
« …plein de vie, une énergie débordante, des mélodies à profusion … »
- *All Music Guide*
NEW YORK VOICES

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été!
21 août : *Chanson française* avec **Bernard Cimon**, accordéon
28 août : *Harpes du Paraguay* avec **Robin Grenon** & **Gisèle Guibord**, harpes
CASINO CHARLEVOIX

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com
Québec · Patrimoine canadien Canadian Heritage · Municipalité de Saint-Irénée

Pour bien finir l'été...
LES BALLETS RUSSES DE DIAGHILEV
et
NAPOLÉON BOURASSA – LA QUÊTE DE L'IDÉAL
27 août - Musée national des beaux-arts du Québec
ROME DES ORIGINES À LA CAPITALE D'ITALIE
20 octobre - Musée de la civilisation de Québec
Il ne reste que quelques places!
Les beaux détours CIRCUITS CULTURELS
www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

1754: Bon-Secours BRÛLE
Tournées découvertes
Mardi au dimanche
en après-midi
1er juin au 4 septembre 2011
VISITE GUIDÉE
Site archéologique
VISITEZ LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeoys.com
Baladodiffusion
www.marguerite-bourgeoys.com/1754
Culture, Communications et Condition féminine Québec · Montréal
Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal
Partenaire média LE DEVOIR Libre de penser

La course aux secrets

Une première incursion probante dans l'univers de Louise Penny, l'auteure d'une série à succès *made in* Québec

Nous sommes au sein de la communauté anglophone de Three Pines, petit village fictif des Cantons-de-l'Est. Un meurtre est commis. Le célèbre inspecteur-chef de la SQ, Armand Gamache, entre en scène. Nous sommes bien dans un polar de Louise Penny, le troisième d'une longue série qui paraît en français.



DANIELLE LAURIN

Les fans de cette série à succès *made in* Québec qui fait le tour du monde, récolte une flopée de prix et est en développement pour une adaptation télé s'y retrouveront facilement. Mais les autres?

Personnellement, j'ai pris le train en marche. Je l'avoue, c'est ma première incursion dans l'univers de cette ex-journaliste du réseau anglais de Radio-Canada qui a pris sa retraite pour écrire et aurait pu demeurer sur le carreau. N'eût été sa détermination exemplaire. Et son réel talent d'écriture.

Me voici conquise. Par Three Pines et sa communauté anglophone. Par Gamache et ses acolytes. Par la poésie qui règne. Par les considérations sur le genre humain qui parsèment le récit. Par les réflexions senties sur la mort, la vie, l'amour, l'amitié, l'art, le désir de pouvoir. Par l'humour, aussi. Et par l'habileté de la construction, l'entrelacement des fils narratifs.

Comment ai-je pu passer à côté des deux premiers? Comment est-ce que je pourrai éviter de plonger dans les suivants? En ouvrant *Le mois le plus cruel*, ça ne m'a pas sauté aux yeux, pourtant. Je me sentais perdue, exclue.

Trop de personnages, trop de noms en même temps. Trop de détails. Trop de sous-entendus, de références aux romans précédents auxquelles je n'avais pas accès, bien évidemment. Et pas assez d'action. Un polar, vraiment?

C'est bien joli, la course aux œufs de Pâques. Des œufs en bois, et non pas en chocolat, pour ne pas attirer les ours qui rôdent. C'est bien gentil, ce souci des enfants, ce sens de la fête, cette camaraderie entre adultes d'une même communauté. Mais on s'en va où, comme ça?

J'ai fini par m'y faire. Par adopter le rythme lent du récit. Puis, étonnamment, ça s'est mis à aller plus vite, tout à coup, de plus en plus vite. Des scènes courtes, syncopées, superposées, en rafale. Du type: et pendant ce temps… L'impression d'être partout en même temps.

J'ai fini par comprendre: les meurtres sanglants à répétition ne sont pas l'affaire de Louise Penny. Peu à peu, je me suis imbibée de l'atmosphère. De la nature luxuriante, des moments passés au coin du feu, des bouffes appétissantes, des petits riens de la vie qui réconfortent.

Entre-temps, je me suis familiarisée avec les personnages, me suis attachée à eux. Chacun sa singularité, son étrangeté. Parmi eux: une vieille poète célèbre, amatrice de scotch, acariâtre en surface. Une peintre méconnue qui planche sur son grand œuvre de toute son âme. Son conjoint, peintre aussi, empreint de contradictions. Un homme qui communique avec les arbres, aussi, les entend, leur parle doucement.

Et puis Armand Gamache, bien sûr. Avec son petit côté vieillot, son côté bon vivant. Et cette façon qu'il a de réciter des vers quand personne ne s'y attend. Cette façon de se tenir debout quand tout le monde pense qu'il est sur le point de tomber.

Atmosphère, atmosphère

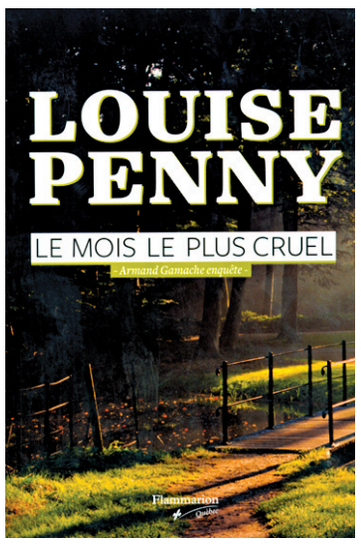
Sa force, ça, à Louise Penny: l'atmosphère, les personnages, surtout. La mise en place, dans un lieu précis, évocateur, exceptionnel, de toute une ribambelle de gens, de toute une gamme de sentiments, d'émotions, comme autant de variations sur le genre humain.

J'ai fini par comprendre, aussi, les différentes allusions aux événements passés. Pas aussi bien que les lecteurs des deux premiers tomes, sans doute. Mais les fines indications de l'auteure, d'abord mystérieuses à mes yeux, sont devenues de plus en plus éclairantes.

D'accord: la vieille maison abandonnée des Hardley, celle où une femme meurt, supposément de peur, lors d'une séance de spiritisme… cette maison-là provoque la terreur depuis toujours chez les habitants de Three Pines. Et l'inspecteur Armand Gamache a lui-même failli y laisser sa peau dans le passé.

D'accord: l'affaire Arnot qui rebondit, qui poursuit l'inspecteur-chef de la SQ, le hante, lui empoisonne la vie, le met en danger et menace sa propre famille… cette affaire-là concerne en fait un ex-haut placé de la SQ que Gamache a piégé, avec raison, et fait mettre en prison. Résultat: la Sûreté est divisée, quelqu'un cherche à se venger.

Peu à peu, les graines de Petit Poucet semées ici et là par l'auteure prennent tout leur sens, viennent à bout du sous-texte, des événements passés. Et chemin faisant, c'est l'intrigue présente qui domine. La double intrigue.



D'un côté: l'enquête. Qui a tué la belle Madeleine, que tout le monde aimait, à qui tout réussissait? Comment, avec quoi? Quel lien avec les fantômes, la sorcellerie, le spiritisme? Et d'abord, pourquoi? Pourquoi l'a-t-on assassinée? Les suspects sont nombreux, on passe de l'un à l'autre, les soupçonnant tour à tour, comme dans les bons vieux Agatha Christie.

Chacun a ses secrets. Et, tout le monde le sait, Gamache le premier: *«De toutes les choses qu'on garde en soi, les pires sont les secrets. Ce qui nous fait si honte et si peur qu'on doit même se le cacher à soi-même. Les secrets mènent aux illusions, qui à leur tour mènent aux mensonges, et ceux-ci créent un mur.»*

Ce n'est pas tout: *«Nos secrets nous rendent malades en nous séparant des autres. Ils nous isolent. Ils nous rendent craintifs, frustrés, amers. Ils nous retournent contre les autres, puis contre nous-mêmes.»*

Le meilleur est à venir: *«Un meurtre commençait presque toujours par un secret. Le meurtre est un secret étalé dans le temps.»*

D'un côté, donc, l'enquête comme une course aux secrets. De l'autre, la course contre la montre de l'enquêteur, lui-même piégé au sein de la Sûreté. Encore là, un nid de secrets enfouis l'attend.

LE MOIS LE PLUS CRUEL
Louise Penny
Traduit de l'anglais par Michel Saint-Germain avec la collaboration de Louise Chabalier
Flammarion Québec
Montréal, 2011, 432 pages

ESSAIS

Des écrivains en politique

LOUIS CORNELLIER

«*Certes,* écrit l'essayiste Stéphane Giocanti, *la littérature est bien, et tout d'abord, un art. On ne saurait la réduire à du message, à de la communication, ni même à un exposé d'idées. Mais, d'un autre côté, le roman, le poème, l'essai ne sont pas de simples métaphores sans rapport avec les idées, avec le réel, comme de pures évanescences. Ils reçoivent l'impact d'idées environnantes, héritées du passé et du présent, qui traversent l'écrivain.*» Aussi, ce dernier, dans son œuvre comme en société, ne saurait échapper au politique. «*La Cité,* ajoute Giocanti, *apparaît en toile de fond, fournit des sujets, anime des personnages et des songes, elle articule une vision subjective du monde ou de l'homme.*» Si l'idéologie s'impose trop lourdement, l'œuvre peut en souffrir, mais, chez les meilleurs écrivains, «*les idées conspirent à la forme d'une œuvre, participent à sa substance et en assurent la portée*».

Brillante illustration de cette thèse, *Une histoire politique de la littérature* adopte une approche originale. Plutôt que de s'en tenir au classement traditionnel basé sur la dichotomie gauche-droite, cet ouvrage propose des regroupements en fonction des postures adoptées par les auteurs. «*La proximité entre les écrivains*, explique Giocanti, *se décèle dans les attitudes, les manières de s'engager ou de se dégager, la façon dont ils perçoivent la politique, les idées, les jeux de force, les expériences historiques, et dans ce qu'ils tirent ensuite de tout cela dans leur comportement, leur rapport aux idées et leurs œuvres.*» Le corpus sur lequel se penche l'essayiste est exclusivement français et couvre principalement la période qui va de la fin du XIX[e] siècle à 1960, tout en incluant quelques figures actuelles.

Victor Hugo, le royaliste devenu républicain, et Émile Zola, le romancier du peuple, servent ici de point de départ et de figures archétypales. «*Bien au-delà de leurs œuvres,* écrit Giocanti, *ils sont les instruments de mesure de la vertu littéraire en politique.*» Pour leurs suivants, l'essayiste a créé quinze catégories dans lesquelles se bousculent réactionnaires et progressistes, salauds et héros. En voici un échantillon.

Courtisans et idéologues

Dans le groupe des courtisans, c'est-à-dire des écrivains qui flirtent avec le pouvoir, on retrouve notamment la figure de Paul Claudel, qui met sa lyre au service du maréchal Pétain en 1940 et du général de Gaulle en 1943. Ces deux textes seront publiés ensemble, en 1947, aux éditions de la Girouette! «*Ses circonvolutions et ses bassesses personnelles,* écrit Giocanti au sujet du poète, *exigent du lecteur une saine mortification: pour rencontrer l'auteur, il lui faut impérativement faire abstraction de l'homme.*» Plus près de nous, un Érik Orsenna, plume de Mitterrand, et un Denis Tillinac, chantre de Chirac, s'inscrivent aussi dans la famille des courtisans.

La liberté, c'est aussi celle de se tromper, et les écrivains, sur le terrain politique, n'y manquent pas

Les idéologues, même stylistes, mettent les idées à l'avant-plan. À droite, c'est Maurice Barrès, par exemple, qui, dans *Les Déracinés*, prône la fidélité aux racines régionales et nationales contre l'individualisme universaliste. Notre Lionel Groulx s'en inspirera. À gauche, c'est Louis Aragon qui met tout son art au service du communisme, plaçant même *«l'intention idéologique avant la littérature, la vérité partisane avant le drame humain»*.

Hugo, qui chante la république avec des accents bibliques, Péguy, qui tente d'*«unifier la monarchie française et la Révolution»* dans sa quête de l'honneur national, Bernanos, qui conçoit la politique comme *«l'inévitable magouille de ce monde, le sinistre oubli de la charité et du pardon»*, et Malraux, qui se croit marxiste en mettant en scène, dans *La Condition humaine, «le spiritualisme de l'action héroïque»*, appartiennent aux mystiques.

Les pamphlétaires, bretteurs engagés dans l'exercice du massacre verbal imposé par l'urgence, ne sont pas loin. Maître du *«pamphlet illuminé, satirique, écrit avec une épée moyenâgeuse et à la lueur du cierge pascal»,* l'enragé Léon Bloy frappe sur tout ce qui bouge pour crier *«la nécessité mystique du pauvre, parce qu'elle rappelle aux autres hommes leur propre faiblesse et leur anéantissement prochain»*. Après la Seconde Guerre mondiale, Bernanos, encore lui, mystique, pamphlétaire et prophète, fustige le progrès technologique dans des termes qui restent actuels. *«Que fuyez-vous donc ainsi?* écrit-il. *Hélas, c'est vous que vous fuyez, chacun de vous se fuit lui-même, comme s'il espérait courir assez vite pour sortir enfin de sa gaine de peau… On ne comprend rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. Hélas! la liberté n'était pourtant qu'en vous, imbéciles!»*

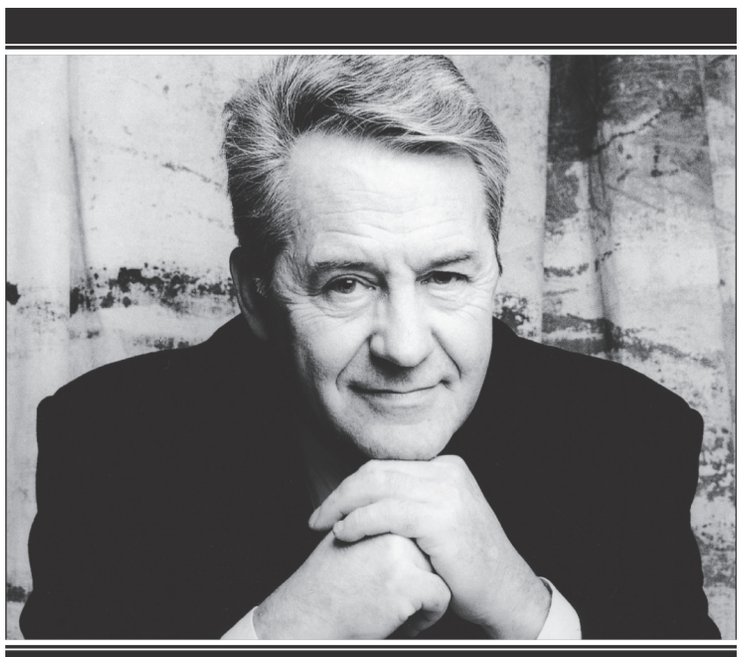
La liberté de se tromper

La liberté, c'est aussi celle de se tromper, et les écrivains, sur le terrain politique, n'y manquent pas. Alors que Robert Brasillach, Drieu La Rochelle et Céline flirtent avec le nazisme, les Gide, Aragon et Éluard voient la liberté dans la face de Staline. *«Faites visiter un camp à un écrivain*, écrit Giocanti, *il n'est pas certain qu'il saisisse ce qu'il voit. Qu'il s'agisse de Drieu visitant Dachau avant guerre, de Malraux et d'Aragon visitant des camps de prisonniers, ils n'en reviennent ni choqués ni critiques.»* Sartre, lui, dira de Mao qu'il n'a commis aucune faute. *«Le grand philosophe*, note Giocanti, qui le juge très sévèrement, *ne s'est jamais rendu en Chine, ni à l'évidence…»*

Cette *Histoire politique de la littérature*, menée par un érudit au style clair, élégant et énergique, rend aussi hommage aux «vaillants» — Zola, Péguy, Malraux, Mauriac —, qui ont risqué gros pour incarner leurs idées, et n'oublie pas les sceptiques, comme l'insaisissable Ionesco qui affirmait que *«tout le monde n'a pas la clef de l'Univers dans sa poche ou dans sa valise»*. Ce n'est pas une raison, évidemment, pour ne pas se mouiller. De toute façon, comme l'écrivait Pascal dans un autre contexte, *«cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué»*.

louisco@sympatico.ca

UNE HISTOIRE POLITIQUE DE LA LITTÉRATURE
Stéphane Giocanti
Champs essais
Paris, 2011, 336 pages



L'Hexagone rend hommage à l'un de ses plus grands poètes

PAUL-MARIE LAPOINTE

la respiration d'un amour emplit l'espace de la nuit

1929-2011

l'Hexagone

Gaspard[MC]

LE TOUT NOUVEAU SERVICE D'ANALYSE DE VENTES DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez…
Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
Des analyses sur mesure?

Gaspard est pour vous !



POUR EN SAVOIR PLUS, COMMUNIQUEZ AVEC NOUS SANS TARDER.

BTLF
www.btlf.qc.ca
www.gaspardlivres.com
514 288-0991

Gaspard[MC] LE DEVOIR

PALMARÈS

Du 8 au 14 août 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT/ NB DE SEMAINE(S)
Romans québécois		
1 Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Chrystine Brouillet/Courte échelle	1/9
2 Dans mes yeux à moi	Josélito Michaud/Libre Expression	3/23
3 Ru	Kim Thúy/Libre Expression	2/7
4 Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	6/16
5 Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	4/9
6 Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/9
7 Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression	7/7
8 Les héritiers d'Enkidiev • Tome 3 Les dieux ailés	Anne Robillard/Wellan	8/19
9 A.N.G.E. • Tome 9 Cenotaphium	Anne Robillard/Wellan	9/14
10 L'escapade sans retour de Sophie Parent	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	–/1
Romans étrangers		
1 L'étrange voyage de monsieur Daldry	Marc Lévy/Robert Laffont	1/14
2 En votre honneur	James Patterson/Lattès	–/1
3 La confession	John Grisham/Robert Laffont	2/11
4 Quand reviendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/12
5 Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil	4/11
6 L'été sauvage	Elin Hilderbrand/Lattès	5/8
7 Une enquête philosophique	Philip Kerr/Du Masque	9/5
8 L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO	6/18
9 L'armée furieuse	Fred Vargas/Viviane Hamy	8/9
10 Longtemps, j'ai rêvé d'elle	Thierry Cohen/Flammarion	7/2
Essais québécois		
1 Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot | André Noël/Homme	1/42
2 À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal	2/3
3 Poing à la ligne	Normand Lester/Intouchables	3/20
4 Les vieux. La vieillesse : une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Quebecor	10/6
5 L'âge séculier	Charles Taylor/Boréal	4/4
6 L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal	9/4
7 Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des beaux-frères et des belles-sœurs	Michelle Blanc | Nadia Seralocco/Logiques	8/2
8 Le Québec : territoire incertain	Henri Dorion | Jean-Paul Lacasse/Septentrion	–/1
9 Résister	Patrick Bourgeois/du Québécois	–/1
10 Montréal la créative	Marie-Andrée Lamontagne/Héliotrope	–/1
Essais étrangers		
1 Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	6/24
2 Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	2/14
3 Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké	5/14
4 Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	4/15
5 Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF	7/5
6 Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	3/29
7 Quand le dollar nous tue	Édouard Tétreau/Grasset	–/1
8 Le visage de Dieu	Igor Bogdanov | Grichka Bogdanov/J'ai lu	–/1
9 L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil	–/1
10 Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF	–/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 173 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



© GABOR SZILASI

Paul-Marie Lapointe sous l'œil attentif du photographe montréalais Gabor Szilasi. *Pour les âmes*, le livre majeur du poète, publié en 1965, compte parmi les recueils essentiels de la poésie de langue française. Paul-Marie Lapointe est décédé le 16 août à l'âge de 81 ans.

PAUL-MARIE LAPOINTE (1929-2011)

La revendication fondamentale

ROBERT MELANÇON

L'œuvre commence par un coup d'éclat, *Le Vierge incendié*, en 1948. Paul-Marie Lapointe n'a que dix-huit ans et il arrive à Montréal pour entreprendre des études d'architecture à l'École des beaux-arts. *Refus global* vient de paraître aux éditions Mithra-Mythe. Lapointe présente ses poèmes à Claude Gauvreau, qui reconnaît immédiatement la portée de l'œuvre et la fait publier. Coup d'éclat, ce livre d'un génie adolescent ne l'est pas moins que *Refus global* dans le Québec de l'après-guerre, mais il ne fait aucun bruit hors du petit milieu de l'Automatisme et de l'avant-garde artistique d'alors.

Gilles Marcotte, alors jeune journaliste, se souvient d'avoir récupéré dans une corbeille à papier l'exemplaire envoyé au critique littéraire en titre du *Devoir* de l'époque. Le Québec de 1948 n'était pas prêt à recevoir un tel livre. *Le Vierge incendié* poursuivra néanmoins jusqu'aux années soixante un cheminement souterrain, comme *Refus global* qui ne deviendra que bien après sa publication la référence qu'il est aujourd'hui.

L'aventure poétique de Paul-Marie Lapointe aurait pu s'arrêter là: *Le Vierge incendié* a été suivi de douze années de silence. Lapointe entreprend en 1950 une carrière de journaliste, notamment à *La Presse*, au *Nouveau Journal*, et à Radio-Canada. L'enjeu consiste bien entendu à gagner sa vie, à trouver un métier, mais plus largement à s'insérer dans la société. Lapointe s'est fermement expliqué sur cette question dans une entrevue avec Michel Roy en 1964: *«On doit assumer, dans la société dans laquelle on vit, à l'intérieur de cadres, un rôle… Un homme doit participer à la communauté… Chacun a un rôle à jouer.»* La poésie se situe *«au-delà de ce plan»*, mais elle entretient avec lui une relation étroite dans la mesure où elle est *«la critique de la vie quotidienne»*. Lapointe ne fut pas ce qu'on appelle un poète engagé: il n'a jamais réduit la poésie à un instrument de propagande. Il n'a pas été non plus un poète de tour d'ivoire: le poète, écrivait-il, *«doit vivre son époque, participer au monde»*.

Tout au long des années cinquante, il écrit peu ou pas, ne publie rien. Mais il est de l'équipe de fondation de la revue *Liberté* en 1959, puis, de 1961 à 1964, il participe à la direction des éditions de l'Hexagone. Ce sont des années fastes pour sa poésie: le premier numéro de *Liberté* comprend le plus connu de ses poèmes, *«Arbres»*, splendide célébration de la beauté du monde, repris en plaquette, l'année suivante, puis, en 1965, paraît *Pour les âmes*, le livre majeur de cette décennie, le plus beau peut-être de toute la poésie québécoise, un des livres essentiels de la poésie de langue française dans son histoire millénaire, un des grands livres de la poésie moderne en toute langue. On réduit souvent, à tort, la poésie de Lapointe à *Pour les âmes*. Il importe quand même de dire que ce livre suffirait à lui seul à situer Paul-Marie Lapointe au niveau de Montale, de Pasternak, de Wallace Stevens, de Neruda. Gaston Miron disait, comme Jean-François Nadeau le rappelait ici même cette semaine, que Paul-Marie Lapointe était *«le plus grand poète qu'ait produit le Québec depuis le Régime français»*. Le public ne s'y est pas trompé: *Pour les âmes*, depuis sa publication, n'a cessé d'être lu.

Le premier numéro de *Liberté* comprend le plus connu de ses poèmes, *«Arbres»*, splendide célébration de la beauté du monde, repris ensuite dans un livre majeur

Les œuvres d'art

Ces poèmes du début des années soixante ont un peu éclipsé les livres qui ont suivi. En 1974, *Tableaux de l'amoureuse* sur des œuvres de la peintre Gisèle Verreault, sa femme, avaient inauguré une nouvelle phase, marquée par le dialogue avec des œuvres d'art. *Bouche rouge*, avec des lithographies de Gisèle Verreault encore, en 1976, puis *Tombeau de René Crevel*, avec des eaux-fortes de Betty Goodwin, en 1979, avaient prolongé cette recherche sans trouver plus qu'un succès d'estime; il est vrai qu'il s'agissait de livres d'artiste, tirés à peu d'exemplaires. Mais le silence ou même le refus qui ont accueilli la publication d'*écRiturEs*, somme ou encyclopédie poétique sans équivalent, ne s'explique pas aussi facilement par des considérations éditoriales. Plusieurs ont été effrayés par cette masse de poèmes «illisibles», que certains ont vite écartés comme un égarement lettriste. Rarement un grand poète s'est-il ainsi lancé dans une démarche aussi radicale en semblant se détacher de son œuvre antérieure. Même la réputation de l'auteur de *Pour les âmes* n'a pas permis qu'*écRiturEs* soit accueilli. Mais si difficile, si abrupt qu'il soit, ce livre est une œuvre majeure, et il réserve à ceux qui s'y aventurent d'immenses bonheurs de lecture. C'est le centre, le foyer de l'œuvre.

Il se peut que cette fin de non-recevoir ait blessé Lapointe. Il se peut aussi que l'effort pour écrire une telle somme de poésie l'ait momentanément épuisé. Quoi qu'il en soit, un silence de dix-huit années suivra, avant la publication du *Sacre* en 1998. Une fois de plus, Lapointe déconcertait, et certains ont évoqué, cette fois, une dérive oulipienne. Partant de tabarnac, le juron et le substitut universel de tout mot dans la langue de certains Québécois, qui leur a valu au Mexique le sobriquet de «Tabarnacos», Lapointe construit, par divers procédés, une suite de poèmes ludiques, incongrus, d'une inventivité folle, parfois d'une irrésistible drôlerie, qui culminent dans l'invention de constellations nouvelles dans une sorte de big bang du langage. Le dernier recueil, *Espèces fragiles*, en 2002, se présentait comme une somme de toute l'œuvre et il a été mieux accueilli parce qu'on y retrouvait dans certaines pages un lyrisme proche des poèmes qui avaient imposé sa poésie au cours des années soixante.

Aucune volte-face

Ce parcours trop sommaire suggère une question. La poésie de Lapointe, si constamment séduisante qu'elle soit, est-elle constituée d'une succession de livres disparates ou forme-t-elle une œuvre cohérente? La question se posait dès la publication de *Choix de poèmes/Arbres* en 1960, au point que Lapointe avait senti le besoin de publier une mise au point: *«Il n'y a, entre* Le Vierge incendié *et le* Choix de poèmes *aucune volte-face. Ma conception de la poésie reste la même et le recueil d'aujourd'hui ne me paraît pas plus "social" ni moins individualiste que celui d'il y a dix ans.»* Il n'y a pas de volte-face non plus entre *écRiturEs* et *Pour les âmes*, entre *Le Sacre* et *Bouche rouge*, entre *Espèces fragiles* et *Le Vierge incendié*. Le principe d'unité de l'œuvre de Lapointe, qui n'a jamais cédé sur l'exigence pour le poète d'inventer des formes nouvelles, se trouve dans un appel constant à la liberté, et dans l'exercice même de cette liberté. Paul-Marie Lapointe n'a imité personne, bien qu'une immense culture vivifie son œuvre, et il ne s'est pas non plus imité lui-même. Sa poésie se reconnaît immédiatement, à quelque page qu'on ouvre ses livres, à une justesse infaillible de la formulation, à une concentration qui peut faire tenir un monde en trois mots. Elle se reconnaît aussi à la permanence de préoccupations que Lapointe appelait «sociales» et «morales», à l'attention qu'elle porte à «l'irremplaçable petit homme». Elle est à la hauteur du monde magnifique et terrible qui est le nôtre; elle ne le reproduit pas, elle lui répond au nom de ce que Lapointe appelait «la revendication fondamentale»: exister pleinement.

Collaboration spéciale

Signataire du *Refus global*

Madeleine Arbour se souvient du *Vierge incendié*

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

C'est Madeleine Arbour, 88 ans, signataire du *Refus global* en 1948, qui raconte cette histoire à la suite de l'annonce cette semaine du décès de son ami Paul-Marie Lapointe. L'histoire se passe en 1948. *«À l'heure du dîner, un jeune homme très beau frappe chez ma mère, où j'habitais alors. Il demande si Madeleine Arbour habite là.»* Mme Arbour le trouve plutôt effronté, ce beau garçon à l'air timide. Mais comme il précise qu'il vient de loin, du Lac-Saint-Jean en fait, tout comme elle, il suscite la sympathie. Et le voici invité à passer à table. *«Il serrait sur son cœur un manuscrit. Le texte était dactylographié*, se souvient Madeleine Arbour. *Il y avait des annotations, en vert et en rouge. C'était* Le Vierge incendié. *Il voulait me le montrer. Il était venu pour ça.»*

C'est Madeleine Arbour, selon ses souvenirs, qui la première va montrer les fameux poèmes du *Vierge incendié* à Claude Gauvreau, lequel en sera tout de suite enchanté

Mais pourquoi Paul-Marie Lapointe vient-il chez cette jeune femme qu'il ne connaît pas du tout pour lui montrer ses poèmes? *«Il m'a dit qu'il avait lu le manifeste du* Refus global. *Il a lu les noms des signataires et les a cherchés dans l'annuaire téléphonique. Il a cherché Arbour. Et c'est sur moi qu'il est finalement tombé en premier.»*

C'est donc elle, selon ses souvenirs, qui la première va montrer les fameux poèmes à Claude Gauvreau, lequel en sera tout de suite enchanté. *«Lorsque le livre a été publié, c'est Pierre Gauvreau et moi qui avons redactylographié le texte puis fabriqué la reliure avec Maurice Perron, qui était aussi photographe.»*

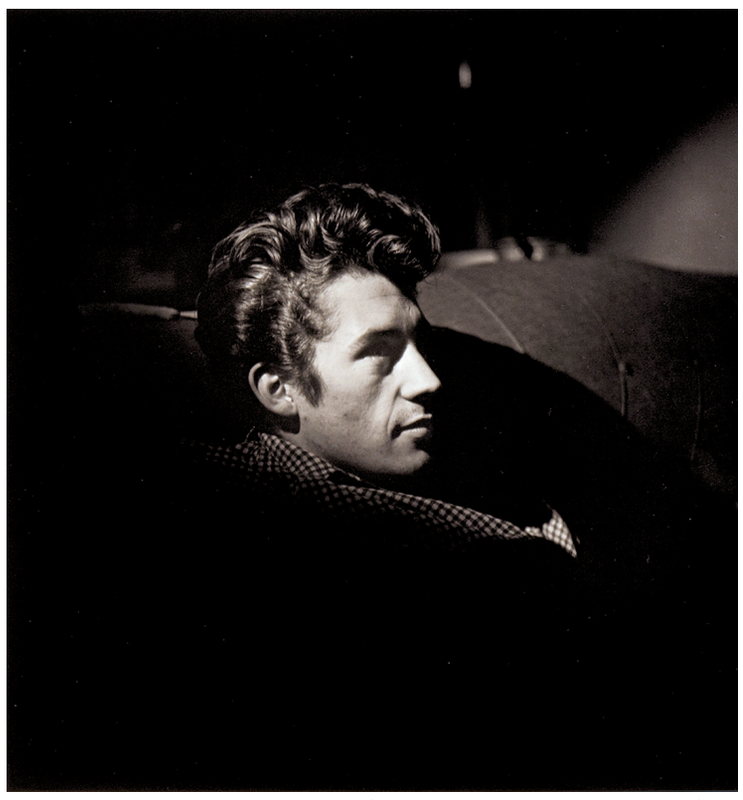
L'importance du discret Maurice Perron n'est pas à négliger. *«Maurice était un très bon ami. Il parlait peu. Il fumait, sans dire un mot, dans son coin ou au bout de la table. Il prenait des photos. Il n'était jamais question d'argent avec lui pour ses films, pour ses tirages, à une époque où pourtant nous mangions du chou parce que ça ne coûtait rien et que c'était copieux! Maurice était le seul d'entre nous qui possédait une voiture. Jamais il n'était question de payer son essence. Il possédait une chambre noire chez son père. Il avait aussi installé une chambre noire chez Riopelle, à Ottoburn Park. Il vivait alors chez Riopelle. À Ottoburn Park, il travaillait dans un club de golf. C'est le seul d'entre nous qui gagnait un peu d'argent. Avec lui, je jouais un peu un rôle de "manœuvre" pour les automatistes. "Une décoratrice et un photographe, disait Maurice à la blague, qu'est-ce que tu veux que ça fasse d'autre que de travailler pour les autres?" Je servais souvent d'assistante pour les photos de Maurice»*, qui fut dans l'ombre l'éditeur du *Refus global* et du *Vierge incendié*.

La célèbre photo de Maurice Perron qui montre le jeune Paul-Marie Lapointe sous des allures de James Dean ou de Chet Baker a été prise à L'Île-Perrot en 1948. *«J'étais là lorsque la photo a été prise. Nous avions loué une maison. Il y avait là Jean-Paul et Françoise Riopelle, Pierre Gauvreau, Maurice Perron, Paul-Marie Lapointe et moi. Les femmes, Françoise surtout, étaient folles de Paul-Marie… Il était si beau! Lui, toute sa vie, il a été amoureux de sa Gisèle. Cet homme était complètement fou d'elle.»*

Il y a une vingtaine d'années, Madeleine Arbour raconte avoir téléphoné à Paul-Marie Lapointe pour lui faire un cadeau.

«Durant toutes ces années-là, j'avais conservé le manuscrit original du Vierge incendié, *avec ses annotations et tout. Je l'ai retrouvé un jour en classant des papiers et je lui ai redonné. Il était si heureux. "Le plus beau cadeau qu'on pouvait me faire", disait-il.»*

Le Devoir



© MAURICE PERRON/MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Le poète Paul-Marie Lapointe photographié à L'Île-Perrot en 1948.

Salut à Paul-Marie Lapointe

Il habitait le monde en poète, insoumis à tous les pouvoirs,
aventurier du langage, créateur d'espace et de liberté.

Depuis le Québec, il convoquait les Amériques,
la terre entière et jusqu'aux constellations.

Il nous confie un univers.

Le Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal
et le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises

